

L'ÉTÉ DE mes 13 DÉFIS

Deux mois pour tout oser!



L'ÉTÉ  
DE mes 13 
   DÉFIS  

Mise en pages : Petits Papiers
Correction : Josselin Rieu

Photo de couverture : © 2014 Meredith Jenks

Titre original : *Since You've Been Gone*
© 2014 Morgan Matson. Published by arrangement with Folio Literary Management,
LLC.

Pour l'édition française :
© 2018 éditions Milan
1, rond-point du Général-Eisenhower, 31101 Toulouse Cedex 9, France
Loi 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse
ISBN : 978-2-7459-8657-3
editionsmilan.com

MORGAN MATSON

L'ÉTÉ
DE mes 13
DÉFIS

The title is rendered in a playful, hand-drawn style. 'L'ÉTÉ' is in a bold, sans-serif font. 'DE mes 13' is in a smaller, lowercase font. 'DÉFIS' is in a large, outlined, bubbly font. Decorative elements include three apples (one above 'ÉTÉ', one above '13', and one above 'FIS'), a photo of a person, an envelope, a pair of sunglasses, and a checklist with three items (two checked, one unchecked).

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Anne Delcourt

MILAN

Pour Amalia

Duncan

Tu dois me faire confiance. On est amis.

Cecily

Ça, je ne crois pas.

Les vrais amis sont ceux sur qui on peut compter quoi qu'il arrive.

*Ceux qui vont vous chercher jusqu'au fond des bois
pour vous ramener à la maison. Et les vrais amis n'ont pas besoin
de dire qu'ils sont nos amis.*

Diabolo fraise : une pièce © Andrea Hughes et Scott Hughes.

Gotham Dramatists, tous droits réservés.

1 🍏 LA LISTE

La liste est arrivée quinze jours après la disparition de Sloane.

Je n'étais pas chez moi pour la réceptionner puisque j'étais devant chez elle, où j'étais allée pour la énième fois dans l'espoir absurde qu'elle y soit. Sur la route, les mains agrippées au volant, mon iPod éteint, j'avais décidé que si elle était là, je ne réclamerais aucune explication. Elle n'aurait pas besoin de me dire pourquoi elle avait soudain cessé de répondre à mes appels, messages et mails, ni pourquoi elle s'était volatilisée en même temps que ses parents et leur voiture. Je savais que c'était un raisonnement idiot, comme si j'avais affaire à une puissance cosmique capable de me garantir que le deal serait respecté. Mais ça ne m'empêchait pas de m'y agripper en approchant de Randolph Farms Lane. Et je voulais bien promettre n'importe quoi si ça pouvait me ramener Sloane. Parce qu'alors, les choses retrouveraient du sens.

Je pouvais dire sans exagérer que les deux dernières semaines avaient été les pires de ma vie. Le premier week-end des vacances, malgré mes protestations, mes parents m'avaient traînée dans les petites villes historiques du Nord pour une overdose de musées et de magasins d'antiquités. J'avais appelé Sloane dans la seconde qui avait suivi mon retour à Stanwich, clés de voiture en main, impatiente de savoir où elle était pour pouvoir la rejoindre. Mais elle n'avait pas répondu ; ni alors, ni une heure après, ni plus tard dans la soirée, ni juste avant que j'aie me coucher.

Le lendemain, en passant devant chez elle, j'ai dû constater que la voiture de ses parents n'était pas là et que tout était éteint. Sloane ne répondait pas à mes messages et ne décrochait toujours pas. Je tombais directement sur sa boîte vocale. Je n'en étais pas encore à m'inquiéter. Il lui arrivait de tomber à court de batterie et elle n'avait jamais l'air de savoir où était son chargeur. Ses parents, Milly et Anderson, oubliaient régulièrement de la prévenir de leurs projets de voyages. Ils l'embarquaient sans crier gare à Palm Beach ou à Nantucket et elle revenait quelques jours plus tard avec un léger hâle, un petit souvenir pour moi et plein d'histoires à raconter. C'était sûrement ce qui s'était passé.

Au bout de trois jours sans nouvelles, là, j'ai commencé à m'inquiéter. Au bout de cinq, j'étais paniquée. Quand je n'en pouvais plus de tourner en rond chez moi en suppliant mon portable de sonner, je sillonnais la ville en voiture en passant par tous nos coins à nous. Je n'avais aucun mal à la visualiser en contexte, avant d'arriver sur place et de constater son absence. Non, elle n'était pas en train de faire bronzette allongée sur une table de pique-nique dans le Verger, ni d'inspecter les présentoirs de soldes à *Il était deux fois*, ni de finir sa part de pizza à l'ananas chez *Captain Pizza*. Elle n'était nulle part.

J'étais perdue. Il se passait rarement une journée sans qu'on se voie. On n'arrêtait pas de se parler ou de s'envoyer des messages et rien n'était trop tabou ni trop insignifiant, même les échanges du style : « Je trouve que j'ai l'air d'une amish dans ma nouvelle jupe, jure-moi de me le dire si c'est vrai » (moi), ou : « T'as remarqué que personne n'a repéré le monstre du loch Ness depuis un moment ? » (elle). Depuis deux ans qu'on était meilleures amies, je partageais la quasi-totalité de mes pensées et de mon vécu avec elle, et ce brusque silence était assourdissant. Je ne voyais pas quoi faire d'autre que continuer à lui envoyer des messages et à la chercher partout. Et je n'arrêtais pas de sortir mon portable pour signaler à Sloane que je vivais mal le fait qu'elle ne réponde pas à mes messages.

Arrivée devant chez elle, j'ai inspiré à fond et retenu mon souffle. Comme quand j'étais petite et que j'ouvrais le dernier paquet de mes cadeaux d'anniversaire, en priant pour que ce soit la chose que je n'avais pas encore, la seule que je désirais vraiment.

Mais il n'y avait toujours pas de voiture dans leur allée, et toutes les fenêtres restaient sombres. Je me suis quand même garée. J'ai éteint le moteur et je me suis laissée aller contre le dossier en luttant contre la boule qui grossissait dans ma gorge. Cette fois, je ne savais vraiment plus quoi faire ni où chercher. Sloane ne pouvait pas avoir déménagé. Elle n'aurait jamais fait ça sans me prévenir.

Mais où était-elle ?

Ravalant mes larmes, je suis descendue de voiture et j'ai observé la maison, les yeux plissés face au soleil. Le simple fait qu'elle soit vide à une heure aussi matinale prouvait qu'ils ne s'étaient pas juste absentés pour la journée : je n'avais jamais vu Milly ou Anderson debout avant dix heures.

Tout en sachant que ça ne servait à rien, j'ai traversé le jardin et monté les larges marches en pierre, enfouies sous une épaisse

couche de feuilles vert vif que j'ai dû balayer du pied. Une preuve supplémentaire qu'il n'y avait personne depuis un moment. Ça ne m'a pas empêchée de frapper à la porte avec le heurtoir à tête de lion, pour la sixième fois de la semaine. J'ai essayé de voir à travers le panneau vitré, espérant encore que, dans une seconde, ou une minute, j'allais entendre les pas de Sloane qui accourait pour m'ouvrir et qu'elle me serrerait dans ses bras en me noyant sous un flot de paroles.

Mais la maison restait plongée dans le silence, et je ne voyais dans l'entrée que la plaque de monument historique, celle qui proclamait qu'on se trouvait dans l'un des « trésors architecturaux de Stanwich » et qui semblait toujours couverte de traces de doigts.

J'ai attendu encore quelques minutes, au cas où, avant de m'asseoir sur la marche du haut en serrant les dents pour ne pas m'effondrer.

Quelque part, j'espérais encore me réveiller pour découvrir que tout ça n'avait été qu'un cauchemar très réaliste, et que Sloane serait là, suspendue à son portable, déjà occupée à programmer notre journée.

La maison de Sloane est située dans ce qu'on appelle « l'arrière-pays », où les maisons sont de plus en plus grandes et éloignées les unes des autres, bâties sur des parcelles de terrain de plus en plus vastes. Elle n'est qu'à quinze kilomètres de chez moi, distance que je parcourais sans problème en courant du temps où j'étais au top de ma forme physique. Mais malgré cette proximité, nos environnements ne pourraient pas être plus différents. Ici, on voit juste passer une voiture de temps en temps, et le silence semblait souligner le fait que j'étais totalement seule, qu'il n'y avait personne, ni probablement le retour de personne à attendre. Je me suis penchée en avant en laissant mes cheveux retomber devant mon visage comme un rideau.

Puisqu'il n'y avait personne, au moins, je pouvais rester là un moment sans qu'on me chasse. Peut-être même toute la journée. Je ne savais vraiment plus quoi faire de moi.

Soudain, le ronronnement d'un moteur a ravivé l'espoir comme une flamme dans ma poitrine et m'a fait relever la tête. Mais la voiture qui tournait lentement dans l'allée n'était pas la BMW un peu cabossée des Williams. C'était un pick-up jaune, à la plate-forme encombrée de tondeuses et de râpeaux. Quand il s'est arrêté devant les marches, j'ai vu l'inscription qui s'étalait en italique sur son flanc : *Stanwich paysagiste. Conception... plantation... entretien... Ça dépote!*

Sloane adorait les noms et les slogans ringards. Elle n'était pas particulièrement fan de jeux de mots, mais elle disait que ça l'amusait d'imaginer les gens en train de se creuser la tête, et leur fierté quand ils avaient trouvé. J'ai tout de suite pensé qu'il ne fallait pas que j'oublie de lui répéter celui-ci, avant de réaliser combien c'était stupide.

Trois gars sont descendus du pick-up pour se diriger vers l'arrière, et deux d'entre eux ont commencé à décharger le matériel. Ils devaient avoir une vingtaine d'années. Je suis restée plantée là, à les observer. C'était l'occasion d'essayer d'en savoir plus, mais pour ça, il aurait fallu que je leur parle. J'avais toujours été timide, même si je m'étais améliorée les deux dernières années. Avec Sloane à côté de moi, j'avais enfin la sensation d'avoir un filet de sécurité. Elle était toujours prête à assurer si ça m'arrangeait, ou à prendre la relève si je me dégonflais ou que je paniquais en chemin. Même en son absence, les échanges maladroits ou avortés ne me perturbaient plus autant, parce que je savais que je pourrais en faire des anecdotes dont on rirait plus tard. Mais là, sans elle, je commençais à me rappeler à quel point j'étais pitoyable pour gérer ce genre de situation toute seule.

– Salut.

J’ai sursauté en me rendant compte que l’un des jardiniers s’adressait à moi.

Il me regardait avec une main en visière face au soleil, pendant que ses collègues déchargeaient un tracteur-tondeuse.

– Tu habites là ?

Les deux autres ont posé la tondeuse, et j’ai réalisé que j’en connaissais un. On avait un cours en commun l’année précédente. Ça m’a stressée encore plus.

– Non, ai-je répondu.

À force de ne parler que sur la boîte vocale de Sloane et de n’échanger que le strict minimum de banalités avec mes parents et mon frère, j’avais la voix super enrouée. Je me suis éclairci la gorge et j’ai recommencé :

– Non. Ce n’est pas chez moi.

Le gars a haussé les sourcils en continuant à me fixer, signe qu’il était temps que je m’en aille. À leurs yeux, je n’étais qu’une intruse, qui les empêchait sans doute de faire leur boulot. Ils me dévisageaient maintenant tous les trois, attendant clairement que je lève le camp. Mais si je partais – si je cédaï à la pression de ces inconnus en tee-shirt jaune –, où allais-je trouver des informations ? Est-ce que ça voulait dire que je me résignais à la disparition de Sloane ?

Celui qui m’avait parlé a croisé les bras d’un air impatient et j’ai compris que je ne pouvais pas rester là. Si Sloane avait été avec moi, je me serais sentie capable de les questionner. D’ailleurs, elle aurait déjà eu en poche leurs numéros de téléphone et serait en train de négocier un tour sur le tracteur-tondeuse en projetant de tracer son nom dans l’herbe. Mais si elle avait été avec moi, je n’en aurais pas été là. Les joues en feu, je me suis levée et j’ai descendu les marches à la hâte. Mes tongs ont dérapé sur les feuilles, mais j’ai réussi à me

rattraper avant de me rétamé et de m'humilier encore davantage. Je les ai salués d'un signe de tête et j'ai filé à ma voiture.

Maintenant que je partais, ils s'étaient mis à s'activer. Ils se distribuaient le matériel en discutant de la répartition des tâches. J'ai hésité, la main sur la poignée de ma portière. J'allais vraiment m'en aller comme ça ? Sans rien tenter ?

– Dites ! ai-je lancé.

Je n'avais pas dû crier assez fort, parce qu'ils ont continué à discuter. Celui qui avait été en cours avec moi roulait sa casquette de base-ball entre ses mains en pliant la visière, tandis que les deux autres se chamaillaient sur qui était de corvée pour répandre l'engrais.

– Dites ! ai-je répété, bien trop fort cette fois.

Au moins, ils se sont interrompus. J'avais les mains moites. Mais je ne pouvais plus reculer. Je ne me le pardonnerais pas si je partais sans rien dire.

– Je, euh...

J'ai expiré, dans un souffle un peu saccadé.

– C'est la maison d'une amie à moi, mais je ne sais pas où elle est. Est-ce que vous...

Soudain, j'ai vu la scène de l'extérieur, comme à la télé, et réalisé à quel point c'était ridicule de cuisiner des jardiniers pour essayer de retrouver ma meilleure amie.

– Enfin, c'est eux qui vous ont engagés ? Ses parents, je veux dire ? Milly ou Anderson Williams ?

Malgré moi, je commençais déjà à me raccrocher à cette hypothèse, pour en faire une explication qui tenait la route. Si les Williams avaient fait appel à une entreprise pour s'occuper du jardin, ça voulait peut-être dire qu'ils étaient en voyage. Un long voyage, quoi. Pour une destination où les portables ne passaient pas, où il n'y avait pas Internet. C'était tout bête.

Les gars se sont regardés, mais ces noms n'ont pas eu l'air de leur évoquer grand-chose.

– Désolé, m'a répondu celui à la casquette. Nous, la boîte nous donne juste l'adresse. On ne s'occupe pas des relations avec les clients.

Ma dernière lueur d'espoir venait de s'éteindre. En y repensant, cette histoire de jardiniers était plutôt mauvais signe. Je n'avais jamais vu Anderson manifester le moindre intérêt pour sa pelouse, malgré l'insistance de la Société historique de Stanwich pour qu'il entretienne le jardin.

Les deux autres étaient déjà partis vers l'arrière de la maison, et le troisième m'a dévisagée en remettant sa casquette.

– Hé, mais t'es pas la copine de Sloane Williams ?

– Si ! ai-je répondu avec empressement.

C'était comme ça qu'on me connaissait au lycée, et ça ne me gênait pas plus que ça en temps normal. Mais je n'avais jamais été aussi heureuse qu'on me colle cette étiquette. Peut-être qu'il savait quelque chose.

– C'est justement elle que je cherche. C'est pour ça que je suis là, d'ailleurs, puisqu'elle habite ici...

Il a hoché la tête et haussé les épaules d'un air d'excuse.

– Désolé, je ne sais rien du tout. J'espère que tu vas la retrouver.

Il ne m'a pas demandé comment je m'appelais, et je ne le lui ai pas dit. À quoi bon ?

– Merci, ai-je réussi à articuler.

Trop tard ; il avait déjà rejoint ses copains. J'ai regardé la maison une dernière fois, cette maison qui, quelque part, ne me semblait même plus être celle de Sloane, et j'ai compris que je n'avais plus rien à faire là.

Je ne suis pas rentrée chez moi directement. Je me suis arrêtée au *Stanwich Coffee*, pour le cas très improbable où il y aurait

une fille là-bas, dans le fond, les cheveux retenus en chignon par un simple crayon, plongée dans un de ces romans anglais où on joue au football plutôt qu'au base-ball. Mais Sloane n'y était pas. Et en regagnant ma voiture, j'ai réalisé que si elle avait été à Stanwich, il aurait été inconcevable qu'elle ne me rappelle pas. Ça faisait deux semaines. Il y avait forcément un problème.

Curieusement, cette pensée m'a boostée. Quand je parlais de chez moi tous les matins, je laissais mes parents croire que j'allais retrouver Sloane. Et s'ils me posaient des questions, je répondais vaguement que je cherchais un petit boulot. Maintenant, je savais que le moment était venu de leur avouer que j'étais inquiète; que j'avais besoin de savoir. Après tout, ils étaient peut-être au courant de quelque chose, même s'ils n'étaient pas proches des parents de Sloane. Ils s'étaient rencontrés un jour où Milly et Anderson étaient venus chercher Sloane à la maison à une soirée pyjama avec deux heures de retard. Après les échanges de formules de politesse classiques et les adieux entre Sloane et moi, mon père avait refermé la porte et grogné en se tournant vers ma mère : « On se serait crus dans une pièce de Gurney¹. » Je n'avais pas compris mais, au ton de sa voix, j'avais deviné que ce n'était pas un compliment. N'empêche, mes parents savaient peut-être quelque chose. Ou ils pourraient peut-être en découvrir davantage.

Je m'accrochais de plus en plus à cette idée sur le trajet qui me ramenait à la maison. On habite pas loin d'un des quatre quartiers commerçants de Stanwich, dans une zone où on se déplace facilement à pied, et il y a beaucoup d'affluence, à la fois piétonne et automobile, principalement vers la plage qui se trouve à dix minutes en voiture. Stanwich se situe sur le détroit de Long Island, dans le Connecticut. Même si on n'a pas de

1. A. R. Gurney (1930-2017) est un dramaturge américain. Ses pièces critiquent souvent la bourgeoisie blanche américaine. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

vagues, il y a de belles plages de sable, un paysage magnifique et de superbes maisons avec la mer pour jardin.

Notre maison à nous est une vieille baraque victorienne que mes parents retapent depuis notre installation il y a six ans. Le plancher n'est pas droit, les plafonds sont bas, et le rez-de-chaussée est divisé en toute une flopée de pièces minuscules, qui étaient au départ des petits salons ayant chacun un usage spécifique. Mais mes parents – qui avaient toujours vécu dans des appartements exigus, d'abord avec moi seule, puis aussi avec mon frère – n'en revenaient pas de leur chance. Ils se fichaient que la maison tombe en ruine, qu'elle soit bâtie sur trois niveaux et pleine de courants d'air, horriblement chère à chauffer en hiver et, faute de climatisation, presque impossible à rafraîchir en été. Ils étaient tombés sous le charme.

La maison a été peinte à l'origine dans un violet pétant que le temps a fait virer au lavande pâle. Elle compte une large véranda le long de la façade, une terrasse couverte sur le toit, bien plus de fenêtres que nécessaire et une tourelle dans laquelle mes parents ont installé leur bureau.

En me garant, j'ai vu mon frère assis sur les marches de la véranda, parfaitement immobile. C'était déjà étonnant en soi. Beckett avait dix ans et bougeait en permanence. Il était toujours en train d'escalader des pentes vertigineuses, de s'exercer à des prises de ninja ou d'écumer les rues du quartier à vélo comme un sauvage, généralement avec sa meilleure amie Annabel Montpellier, terrorisant les mères avec poussette dans un rayon de dix kilomètres.

– Salut ! ai-je lancé en m'approchant.

Tout à coup, j'ai eu peur d'avoir raté quelque chose au cours des quinze derniers jours, où j'avais passé les repas à dormir les yeux ouverts, prêtant une attention strictement minimum à ce qui se passait autour de moi. Mais peut-être que Beckett avait

poussé le bouchon un peu trop loin et qu'il était puni. Je n'aurais pas tardé à le savoir, puisqu'il fallait que je parle de Sloane à mes parents.

– Ça va ? ai-je demandé en montant les trois marches de la véranda.

Mon frère a levé le nez vers moi avant de le baisser de nouveau sur ses baskets.

– Ils recommencent.

– Tu es sûr ?

J'ai poussé la porte en espérant qu'il se trompait. C'est vrai, les deux fois où c'était arrivé, il était encore petit. Il avait peut-être mal interprété les signes.

Beckett m'a suivie à l'intérieur, dans l'entrée transformée par nos soins en vestiaire-débaras pour nos vestes, écharpes, clés et chaussures. Je me suis enfoncée dans la maison en plissant les yeux dans la faible lumière, qui était toujours un peu insuffisante.

– Maman ?

Je croisais les doigts dans les poches de mon short en jean en priant pour que Beckett se trompe.

Mais quand mes yeux se sont habitués à la pénombre, j'ai distingué par la porte de la cuisine une éruption de provisions en provenance du supermarché. Toutes les surfaces disparaissaient sous des montagnes de produits achetés en masse : pâtes instantanées au fromage, boîtes de céréales géantes, méga-packs de lait, et une quantité presque obscène de mini pizzas micro-ondables au fromage. À ce spectacle, j'ai compris avec un coup au cœur que Beckett avait parfaitement évalué la situation : ils se lançaient dans l'écriture d'une nouvelle pièce.

– Je te l'avais dit, m'a-t-il glissé dans un soupir.

Mes parents formaient un tandem d'auteurs dramatiques qui travaillaient pendant l'année scolaire à l'université de Stanwich,

raison de notre installation dans cette ville. Ma mère enseignait l'écriture dramatique au département de théâtre tandis que mon père donnait des cours d'analyse critique au département de littérature. Ils étaient tous les deux très pris et assez stressés par leur travail – surtout quand ma mère avait une pièce à mettre en scène et que mon père était accaparé par les partiels et les thèses de ses étudiants –, mais ils se détendaient pendant les vacances. Il pouvait leur arriver de ressortir un vieux scénario mis de côté quelques années plus tôt et de tourner un peu autour, mais, en règle générale, ils prenaient trois mois de break. Nos étés suivaient un schéma bien rodé, au point qu'on aurait presque pu l'inscrire à l'avance au calendrier : en juin, mon père décidait qu'il était asservi par la société et ses règles arbitraires, et déclarait qu'il était un *homme*. En gros, ça voulait dire qu'il allait préparer tous nos repas au barbecue, même ce qui n'était pas censé cuire dessus, comme les lasagnes, et se laisser pousser une barbe qui lui donnerait la tête d'un homme des cavernes au bout de quinze jours. Vers la même époque, ma mère s'enflammerait pour un nouveau hobby qui prendrait le statut d'« exutoire créatif ». L'année où elle apprenait le tricot, on se retrouvait tous avec des écharpes informes ; une autre, on n'avait plus accès aux tables, envahies par des pièces de puzzle, et on mangeait avec nos assiettes sur les genoux. L'année d'avant, elle avait décidé de faire un potager, mais les seuls légumes qui semblaient vouloir pousser étaient les courgettes, qui avaient attiré les daims, auxquels, en conséquence, elle avait déclaré la guerre. Arrivés fin août, on était tous malades à force d'ingurgiter de la nourriture carbonisée, et mon père en avait marre qu'on le regarde de travers à la poste. Alors il se rasait, on se remettait à faire cuire les repas sur la cuisinière, ma mère remisait ses écharpes, ses puzzles ou ses courgettes. C'était un drôle de système, mais c'était le nôtre et je m'y étais habituée.

Mais quand ils écrivaient, c'était une autre histoire. Ça ne s'était produit que deux fois jusque-là. L'été de mes onze ans, ils m'avaient envoyée en camp de vacances – une expérience qui, bien qu'horrible pour moi, avait fini par leur fournir le sujet de leur pièce. Ils avaient remis ça deux ans plus tard, alors que j'avais treize ans et Beckett six. Un soir, ils avaient eu une idée pour une nouvelle pièce, après quoi ils s'étaient quasiment enfermés tout l'été dans la salle à manger, achetant de quoi manger en masse et émergeant tous les trois ou quatre jours pour s'assurer qu'on était toujours vivants. Je savais bien qu'ils ne nous ignoraient pas délibérément. Mais ils avaient travaillé ensemble pendant des années avant qu'on arrive, Beckett et moi, et ils retombaient spontanément dans leur vieux schéma, dans une vie entièrement consacrée à l'écriture et à la pièce.

Mais franchement, ça ne m'arrangeait pas du tout que ça arrive maintenant, pile quand j'avais besoin d'eux.

– Maman ! ai-je répété.

Ma mère est sortie de la salle à manger et j'ai constaté avec un pincement au cœur qu'elle était en tee-shirt et pantalon de jogging – sa tenue d'écriture – et qu'elle avait attaché ses cheveux bouclés en chignon au sommet de son crâne.

– Emily ?

Elle a regardé autour d'elle.

– Où est ton frère ?

– Euh, ici, a fait Beckett à côté de moi en agitant la main.

– Ah, parfait. On allait vous appeler, justement. On doit tenir un conseil de famille.

– Attends, ai-je glissé à la hâte en faisant un pas en avant. Il faut que je vous parle, à papa et toi. C'est à propos de Sloane...

– Conseil de famille ! a tonné mon père depuis la cuisine. Beckett, Emily !

Il a une voix grave, très forte, qui lui vaut toujours de récupérer les cours de première heure, étant l'un des rares profs du département capables de réveiller les étudiants.

Il est sorti de la cuisine et a battu des paupières en nous voyant.

– Oh. C'était du rapide.

– Papa, ai-je dit en espérant encore réussir à me faire entendre. Je dois vous parler.

– Nous aussi, on doit vous parler, a répondu ma mère. On bavardait hier soir, votre père et moi, et je ne sais pas pourquoi, on en est venus à... Pourquoi on a parlé de ça, Scott ?

– Parce que l'ampoule de ta lampe de chevet a grillé, lui a rappelé mon père en la rejoignant. Du coup, on s'est mis à parler d'électricité.

– Voilà, c'est ça. De là, on est partis sur Edison, puis Tesla, puis Edison *et* Tesla, et...

– On a peut-être une idée de pièce, a achevé mon père en jetant un coup d'œil vers la salle à manger.

Leurs ordinateurs étaient déjà installés face à face sur la table.

– On va tester quelques idées. Ça ne mènera peut-être à rien, a-t-il conclu.

J'ai hoché la tête, mais je savais bien que ça ne mènerait pas à rien. Mes parents avaient déjà fait ça assez souvent pour reconnaître une idée qui valait la peine d'aller dévaliser le supermarché. Je décodais les signes : dès qu'une piste leur paraissait prometteuse, ils la minimisaient. À l'inverse, s'ils se mettaient à s'exciter sur une nouvelle pièce en voyant déjà son potentiel avant d'en avoir écrit un seul mot, il y avait des chances pour que ça tourne court au bout de quelques jours.

– Du coup, on va peut-être travailler un peu, a repris ma mère, championne de l'euphémisme de l'été. On a fait des stocks.

Elle a eu un geste du côté de la cuisine, où les sacs de petits pois et de burritos surgelés en format familial commençaient à fondre.

– Et il y a toujours l’argent pour les urgences dans la conque, a-t-elle poursuivi.

L’énorme coquillage, qui avait fait partie des accessoires pendant la production à Broadway de *Diabolo fraise*, leur pièce à succès, avait été recyclé en serre-livres pour une rangée branlante de livres de cuisine, en plus de contenir la cagnotte familiale.

– Comme Beckett va au centre de loisirs toute la semaine, pour lui, la question est réglée. Annabel y va aussi, a précisé ma mère, peut-être à cause de l’air furieux de mon frère.

– Et le camping, alors ? s’est-il inquiété.

– Ça marche toujours, l’a rassuré mon père. Juste nous deux, a-t-il ajouté, peut-être à cause de mon air alarmé. Les hommes Hughes confrontés à la vie sauvage.

– Mais...

Beckett s’est tourné vers la cuisine, le front plissé.

Mon père a chassé l’objection d’un geste.

– On ne part pas avant juillet. De toute façon, je suis sûr que cette idée de pièce ne donnera pas grand-chose.

– Et toi, Em ? m’a demandé ma mère tout en se rapprochant déjà de la salle à manger, comme attirée par une force gravitationnelle. Tu as des projets pour les vacances ?

Je me suis mordu la lèvre. J’avais des tonnes de projets avec Sloane. On avait acheté des billets de concert, elle m’avait dit qu’elle avait établi la carte d’un truc qu’elle appelait la tournée des pizzas, et j’avais pensé qu’on pourrait passer l’été en quête du meilleur cupcake de Stanwich. Sloane avait en tête de nous trouver des « garçons d’été », mais n’était pas entrée dans les détails sur la manière de procéder. On avait réservé les

week-ends où on filerait écumer les divers marchés aux puces qu'elle avait repérés ces derniers mois, et j'avais déjà inspecté le programme du drive-in et bloqué les soirées à séance double. Sloane comptait sympathiser avec un heureux propriétaire de piscine, et avait décrété que cet été était celui où elle me battrait enfin au minigolf. (J'avais une sorte de don pour ça. De son côté, Sloane développait un étrange sens de la compétition dès qu'il y avait des peluches en récompense.) Je voulais apprendre la danse zombie de *Thriller*, et elle, celle de la nouvelle vidéo de London Moore, celle qui avait déclenché les protestations des associations de parents.

Évidemment, on aurait besoin de trouver un petit boulot à un moment ou à un autre. Mais ça devait être un truc pas trop exigeant qu'on pourrait faire ensemble, comme l'été précédent, où on avait été serveuses au country-club. (Sloane touchait plus de pourboires que tout le monde et je m'étais fait une réputation de killeuse pour le remplissage des bouteilles de ketchup après le service.) On s'était aussi gardé plein de temps libre, pour les longues heures à passer à la plage ou en balade, ou juste à glander sans autre but que de se trouver un Coca light. Avec Sloane, en principe, pas besoin de plus pour s'éclater.

J'ai senti ma gorge se serrer à l'idée de tous ces plans, toutes ces visions de vacances qui partaient en fumée. Sans compter que, si Sloane avait été là, le fait que mes parents soient soudain trop occupés pour se soucier de mes horaires aurait pu nous ouvrir les portes d'un été carrément épique. Je pouvais presque le voir, cet été, celui de mes rêves, celui que j'aurais dû avoir, qui a scintillé devant moi comme un mirage avant de s'estomper et de disparaître.

– Emily ? m'a relancée ma mère.

Je l'ai regardée. Elle était là, dans la même pièce que moi, me regardant elle aussi, mais j'étais capable de distinguer quand

mes parents étaient présents et quand ils avaient l'esprit accaparé par leur travail. L'espace d'un instant, j'ai failli leur dire pour Sloane, failli réclamer leur aide pour découvrir ce qui se passait. Mais je savais qu'ils me diraient oui avec les meilleures intentions du monde et qu'ils oublieraient la minute d'après, absorbés par Tesla et Edison.

– Je... J'y réfléchis.

– Bien! a fait mon père d'un air approbateur.

Ma mère a souri comme si j'avais fourni la réponse adéquate, alors que je n'avais rien dit de concret. Il était clair qu'ils voulaient se débarrasser du problème, pouvoir se dire que leurs enfants étaient à peu près casés pour être libres de se mettre au boulot. Ils se rapprochaient déjà de la salle à manger, où leurs ordi luisaient doucement, leur faisant signe. Avec un soupir, je me suis dirigée vers la cuisine pour mettre les surgelés au congélateur tant qu'ils étaient encore bons.

– Oh, Em... m'a rappelée ma mère.

Elle a passé la tête par la porte de la salle à manger, où mon père était déjà en train d'allumer son ordi en s'assouplissant les doigts.

– Il y a une lettre pour toi.

Mon cœur a commencé par ralentir, avant de se mettre à battre comme un dingue. Il n'y avait qu'une personne qui m'écrivait régulièrement. Et il ne s'agissait pas à proprement parler de lettres, mais de listes.

– Elle est où?

– Devant le micro-ondes.

Ma mère a disparu dans la salle à manger et j'ai bondi dans la cuisine, en me désintéressant totalement du sort des burritos. J'ai repoussé le pack géant de mouchoirs en papier, et elle était là. Appuyée contre le micro-ondes comme un courrier lambda, à côté d'une facture de l'entreprise d'élagage.

Sauf qu'elle m'était adressée à moi, et que c'était l'écriture de Sloane.

JUIN

Un an plus tôt

– Tu m'as envoyé une liste ?

Sloane m'a regardée vivement, manquant de lâcher les lunettes de soleil – une paire oversize à monture verte – qu'elle s'apprêtait à glisser sur son nez.

J'ai brandi la lettre que j'avais trouvée appuyée au micro-ondes ce matin-là, avant de passer prendre Sloane pour aller à un marché aux puces qu'elle venait de dénicher à une heure et des poussières de Stanwich. Il n'y avait pas d'expéditeur – seulement un cœur –, mais j'avais tout de suite reconnu son écriture, un mélange particulier de cursive et de scripte.

« Voilà ce qui arrive quand on change deux fois d'école l'année du CE2, m'avait-elle expliqué un jour. Il n'y en a pas deux qui abordent les choses dans le même ordre. Du coup, j'ai accumulé les lacunes. »

Ses parents menaient le genre de vie itinérante que j'avais vue dans des films sans croire que ça pouvait exister pour de vrai : ils déménageaient un beau matin, quand l'envie de partir pour de nouvelles aventures les prenait.

Depuis, j'avais découvert que ça servait d'excuse à Sloane un peu pour tout ; pour son écriture mais aussi pour sa nullité en algèbre ou au grimper de corde, ou pour le fait qu'elle ne savait pas conduire. Elle était la seule de notre âge à ne pas avoir le permis. Elle soutenait que, partout où sa famille avait déménagé,

elle n'avait jamais l'âge requis². Mais j'avais surtout l'impression que Milly et Anderson avaient toujours eu mieux à faire que de l'emmener aux cours et l'interroger le soir à table sur le code de la route, comme mon père l'avait fait avec moi. Chaque fois que je lui signalais que toutes les conditions étaient réunies pour qu'elle le passe maintenant dans le Connecticut, elle éludait. « Je connais les bases, me disait-elle. Si un jour je me retrouve dans un bus qui se fait pirater sur l'autoroute et que le chauffeur se fait descendre, je serai capable de prendre le volant. Sans problème. » Et comme elle marchait le plus possible – une habitude prise en vivant une bonne partie de sa vie dans des grandes villes, et pas seulement Manhattan et Boston, mais aussi Londres, Paris et Copenhague –, ça ne semblait pas la déranger beaucoup. Moi, j'aimais bien conduire et ça m'allait de faire le chauffeur. Assise à côté de moi, elle faisait la DJette et la copilote, sans oublier de surveiller le niveau des vivres à bord.

Une femme m'a bousculée dans sa hâte d'inspecter une caisse de menottes ternies, et je me suis un peu éloignée. Ce marché aux puces ressemblait à beaucoup d'autres que j'avais visités, toujours en compagnie de Sloane. Officiellement, on était là pour lui trouver des bottes. Mais à peine avait-on payé nos deux dollars pour entrer sur le parking converti pour le week-end en eldorado plein de promesses qu'elle avait foncé droit sur ce stand-ci, qui proposait essentiellement des bijoux et des lunettes de soleil. J'attendais le moment propice pour la questionner depuis que j'avais ouvert sa lettre, mais il ne s'était pas présenté pendant le trajet. Trop de chansons à chanter, de sujets à discuter et d'indications à suivre.

Sloane m'a souri en chaussant les atroces lunettes vertes, qui ont masqué ses yeux. Du coup, je me suis demandé une seconde si elle était gênée, ce qui aurait été quasiment une première.

2. L'âge minimum pour passer le permis de conduire aux États-Unis varie, selon les États, entre 14 et 18 ans.

– Elle n’aurait pas dû arriver avant demain, a-t-elle commenté en se penchant pour se regarder dans le petit miroir du stand. L’idée, c’était que tu l’ouvres juste avant de partir pour l’aéroport. La poste marche trop bien dans ce pays.

– Mais qu’est-ce que c’est? ai-je questionné en feuilletant la liasse. La première page portait le titre *Emily va en Écosse*.

1. *GoûteR du haggis*

2. *Appeler au moins trois personnes « Mac »*

3. *DirE au mOins une fois : « Vous pouvEz m’ôter la vie, mais vous ne me prendrez jamais ma libErté ! »*

(À dire Bien Haut et en public)

La liste continuait sur la page suivante, bourrée de trucs – aller à la pêche à la mouche, demander aux gens s’ils savaient où je pouvais trouver J.K. Rowling, etc. – que je n’avais aucune intention d’accomplir. Et pas seulement parce que je ne parlais que cinq jours. L’une des pièces de mes parents était au programme du Festival Fringe d’Édimbourg³ et ils s’étaient dit que c’était l’occasion idéale de partir en famille. Tout à coup, j’ai vu qu’elle avait écrit en tout petit en bas de la liste : *Quand tu auras fait tout ça, tu viendras me raconter*. J’ai relevé les yeux vers Sloane, qui avait reposé les lunettes vertes et tournait maintenant entre ses doigts une paire de lunettes papillon.

– C’est des trucs à faire en Écosse, m’a-t-elle répondu. Je voulais juste être sûre que tu profites à fond de ton séjour.

3. Le Festival Fringe d’Édimbourg est un important festival de théâtre, de danse, de musique et d’opéra qui a lieu dans la capitale écossaise pendant presque toute la durée du mois d’août.

Les sourcils froncés, elle m'a mis les lunettes sous le nez comme pour me demander ce que j'en pensais. Comme je secouais la tête, elle les a reposées.

– Bon, je ne sais pas ce que j'aurai le temps de faire dans tout ça, ai-je signalé en pliant soigneusement la liste pour la remettre dans l'enveloppe. Mais c'est super sympa, merci.

Elle m'a adressé un bref clin d'œil avant de se remettre à fouiller dans les lunettes de soleil, clairement à la recherche d'un modèle précis. Après avoir passé une bonne partie du printemps à ressusciter l'esprit d'Audrey Hepburn – beaucoup d'eye-liner appliqué en virgule, de rayures, de petits pantalons noirs et de ballerines –, elle était en pleine phase de transition vers ce qu'elle appelait «la Californie des années soixante-dix», incarnée par des modèles comme Marianne Faithful, Anita Pallenberg, dont je n'avais jamais entendu parler, ou Penny Lane dans *Presque célèbre* (là, je voyais). Ce jour-là, Sloane portait une robe longue vintage à fleurs et des sandales à liens qui se nouaient autour des chevilles, et ses cheveux blond foncé ondulés flottaient librement sur ses épaules et dans son dos. Avant de la connaître, je n'imaginais pas qu'on pouvait s'habiller comme ça, qu'on pouvait avoir autant de style à moins de se préparer pour une séance photo. Ma garde-robe personnelle s'en était trouvée immensément améliorée, grâce à une majorité de vêtements choisis par elle mais aussi quelques-uns trouvés par moi, que je me sentais capable de porter au moins quand je serais avec elle, sachant qu'elle y serait sensible.

Elle a pris un modèle aviateur cerclé d'or, juste un peu tordu, et l'a essayé en se tournant vers moi pour avoir mon avis. J'ai approuvé d'un hochement de tête, tout en remarquant un gars qui la dévisageait. Un peu plus jeune que nous, il tenait à la main un collier de macramé qu'il avait dû prendre sans même s'en rendre compte, et il aurait sans doute été très vexé de s'en apercevoir. Il

faut dire qu'il s'agissait de ma meilleure amie, le genre de fille qui attirait tout de suite l'attention dans une foule. C'est vrai qu'elle était belle – longs cheveux blonds, yeux bleus lumineux, teint parfait piqueté de taches de rousseur –, mais ça n'expliquait pas tout. Elle donnait l'impression de détenir un secret, un secret positif, qu'elle nous confierait peut-être si on s'approchait assez.

– Oui, ai-je tranché en détournant les yeux du garçon au collier. Elles sont super.

– On est d'accord, a-t-elle confirmé avec un grand sourire. Tu m'aides à faire baisser le prix ?

– C'est parti.

Tranquillement, je me suis éloignée de quelques pas vers la caisse, en faisant mine de m'intéresser à des boucles d'oreilles horribles qui ressemblaient à des guirlandes. Du coin de l'œil, j'ai vu Sloane prendre une autre paire de lunettes – noires, de forme carrée – et les examiner un bon moment avant d'aller à la caisse, où le vendeur, un gars autour de la quarantaine, était plongé dans une BD.

– Combien pour les « aviateur » ?

Je me suis rapprochée d'elle, comme pour m'intéresser à ce qu'elle avait choisi.

– Vingt-cinq, a dit le gars sans même relever le nez de sa BD.

– Laisse tomber, ai-je dit en secouant la tête. Ça les vaut pas. Regarde, elles sont toutes déformées.

Sloane m'a gratifiée d'un petit sourire avant de se lancer dans la bagarre. La première fois qu'on avait joué à ce petit jeu de marchandage, je savais que j'allais l'épater, qu'elle ne s'attendait pas à ce que j'assure autant. Mais quand on grandit dans l'univers du théâtre, on apprend à maîtriser les techniques d'impro.

– Ah ouais, t'as raison, a-t-elle acquiescé.

– Pas si déformées que ça, est intervenu le vendeur en posant son livre (un vieux *Superman*). Elles sont vintage.

J'ai haussé les épaules.

- J'en donnerais quinze dollars max.

J'ai vu les yeux de Sloane s'arrondir.

- Je veux dire dix, ai-je rectifié aussitôt. Dix dollars max.

- Ouais, a-t-elle approuvé en reposant les deux paires. En plus, on vient à peine d'arriver. On ferait mieux de faire un tour d'abord.

- Absolument.

J'ai fait mine de me diriger vers la sortie, mais sans me précipiter.

- Attendez! a lancé le vendeur derrière nous. Je peux vous les faire à quinze. Dernière offre.

- Les deux pour vingt, a contré Sloane sans ciller.

- Vingt et un, a tenté le type mollement.

Mais déjà, elle sortait son argent de sa poche en souriant.

Une minute plus tard, on quittait le stand, Sloane avec ses « aviateur » sur le nez.

- Bien joué, m'a-t-elle soufflé.

- Désolée d'avoir démarré trop haut, ai-je répondu en contournant un gars chargé d'une énorme toile qui représentait un chaton. J'aurais dû commencer à dix dollars.

- Bah, en partant de trop bas, on risque aussi de tout perdre. Tiens. C'est pour toi.

Elle m'a tendu l'autre paire et j'ai vu que c'étaient des Ray-Ban.

- Sérieux?

Je les ai mises et, à défaut de miroir, je me suis tournée vers elle pour avoir son avis.

Elle a reculé d'un pas, les poings sur les hanches, l'air concentré, et m'a observée d'un œil critique avant de sourire.

- Elles te vont super bien, a-t-elle tranché en fouillant dans son sac.

Elle en a sorti un de ses éternels appareils photo jetables et m'a prise en photo avant que j'aie eu le temps de l'arrêter ou de mettre une main devant mon visage. En plus de son Smartphone, elle se promenait toujours avec un – voire deux – appareil photo jetable. Elle en avait des panoramiques, des noir et blanc, des sous-marins. La semaine d'avant, on s'était baignées pour la première fois de la saison et elle nous avait photographiées sous l'eau, avant d'émerger triomphalement en tenant l'appareil à bout de bras. « Il peut faire ça, ton téléphone, peut-être ? m'avait-elle lancé en traînant son appareil sur la surface. Hein ? Hein ? »

– C'est vrai ? Elles sont bien, ces lunettes ? ai-je demandé.

– Tout à fait toi.

Elle a rangé son appareil et s'est mise à errer d'un stand à l'autre. Je l'ai suivie sur un stand de fringues vintage qui proposait des bottes. J'en ai profité pour me regarder dans un miroir.

Puis je l'ai rejointe au fond du stand, où elle était déjà en train d'enlever ses sandales, assise par terre au milieu d'une sélection de bottes.

– Au fait, ai-je demandé en brandissant la liste. Pourquoi tu me l'as envoyée par la poste au lieu de me la donner directement ?

Baissant les yeux sur l'enveloppe, j'ai examiné le timbre, le cachet de la poste, tous les signes du travail déployé pour que ce courrier me parvienne.

– D'ailleurs, pourquoi passer par la poste pour quoi que ce soit ? Pourquoi ne pas m'avoir dit tout ça directement ?

Elle m'a regardée, avec un sourire qui montrait ses dents blanches et un peu de travers.

– Mais où serait l'intérêt ?

•X•

M^{LE} EMILY HUGHES
15 DRIFTWAY LANE
STANWICH, CONNECTICUT
06831

1. EmBRasser un Inconnu
2. PRenDRE un bain de minuit (à poil)
3. Voler quelque chose
4. Casser quelque chose
5. Penelope
6. Monter sur un satané canasson, Espèce de Vieille cow-girl
7. 55 S. AVenue. Demander Mona
8. La Robe d'Os nu. Et un endroit où la porter
9. DANseR jusqu'au matin
10. Partager des secrets dans le noir
11. Faire un câlin à Jamie
12. CueilliR d'Es pommes la nuit
13. DORMIR à la belle étoile

Je suis restée assise sur mon lit, en serrant cette nouvelle liste tellement fort que le bout de mes doigts avait viré au blanc.

Je ne savais pas trop ce que ça voulait dire, mais ce n'était pas rien. Ça venait de Sloane. Elle m'avait envoyé une liste.

En la sortant de l'enveloppe, je n'avais pas éprouvé tout de suite le besoin de traduire les symboles en mots, en éléments décryptables. Il m'avait suffi de savoir que Sloane m'avait envoyé quelque chose, qu'elle n'avait pas tout bonnement disparu en m'abandonnant avec des questions et des souvenirs. La situation ne se limitait pas à cela. Enfin, il me semblait que quelques rayons de soleil perçaient le brouillard dans lequel j'errais depuis quinze jours.

Comme toutes les autres listes qu'elle m'avait envoyées – une pour chacun de mes départs, même si ce n'était que pour quelques jours –, celle-ci se passait d'explications. Comme les autres, c'était une suite d'actions excentriques qui sortaient toutes de ma zone de confort, rien que des choses que je n'aurais jamais accomplies en temps normal. Ces listes étaient devenues une sorte de blague entre nous, au point qu'avant chaque voyage, je me demandais ce qu'elle allait inventer. La dernière, alors que je partais en week-end prolongé à New Haven avec ma mère, avait inclus des trucs comme « piquer Handsome Dan », le bouledogue mascotte de Yale, et « rouler un patin à un Whiffenpoof ». (J'ai su plus tard qu'Anderson était allé à Yale, ce qui avait permis à Sloane d'être hyper pointue). Ici et là, au cours de mes voyages, j'avais pu rayer quelques bricoles de ma liste. Je ne manquais jamais de le signaler à Sloane, mais elle me demandait toujours pourquoi je n'en avais pas fait plus, pourquoi je n'avais pas rayé la totalité.

En inspectant de nouveau la liste, j'ai remarqué qu'elle avait une particularité. Si quelques-unes des missions qu'elle comprenait étaient presque faisables, d'autres étaient carrément flip-

pantes – comme le bain de minuit ou le fait de devoir affronter ma peur panique des chevaux, dont la seule pensée me donnait des sueurs froides.

En fait, les actions à accomplir n’avaient pas le caractère aléatoire de celles de mes voyages en Californie, à Austin ou à Édimbourg. Même si beaucoup n’avaient pas de sens pour moi – d’où sortait cette histoire de câlin à quelqu’un du nom de Jamie? –, je distinguais la logique qui guidait une partie d’entre elles : c’étaient des choses devant lesquelles j’avais reculé, généralement par peur. On aurait dit que Sloane me donnait l’occasion de réessayer sous une nouvelle approche. Cette liste-ci ressemblait non plus à un fatras de missions rassemblées au hasard sur le papier, mais à une épreuve. Un défi.

J’ai retourné la feuille, mais il n’y avait rien au verso. J’ai repris l’enveloppe et repéré le petit dessin de Sloane, qu’elle griffonnait toujours à l’emplacement prévu pour l’adresse de l’expéditeur. Cette fois, elle avait dessiné un palmier sous un croissant de lune. Le cachet n’était pas assez net pour que je déchiffre le code postal du lieu d’envoi. Encore une fois, j’ai baissé les yeux sur l’écriture appliquée de Sloane, reconnaissable entre toutes, et j’ai pensé à ce qu’elle écrivait parfois en bas de ces pages : *Quand tu auras fait tout ça, tu viendras me raconter*. Mon cœur s’est mis à battre plus vite tandis que je réalisais que cette liste-ci – l’accomplissement de toutes ces actions – était peut-être le moyen de la retrouver. Je ne voyais pas bien comment, mais au moins, pour la première fois depuis que j’essayais de la joindre sans succès, j’avais le sentiment de savoir quoi faire de moi. Sloane m’avait laissé une sorte de guide, qui, peut-être – avec de la chance –, me conduirait jusqu’à elle.

J’ai relu chaque élément de la liste, encore et encore, en en cherchant un qui ne soit pas l’acte le plus terrifiant que j’aie

jamais eu à accomplir, quelque chose que je pourrais faire sans attendre. J'avais envie de commencer tout de suite. Même si je ne savais pas comment, cette liste allait m'amener à Sloane et il fallait que je m'y mette.

S. Avenue, dans la consigne numéro sept, devait signifier Stanwich Avenue, la principale rue commerçante de la ville. Je pouvais débarquer là-bas et demander Mona. Je pouvais. Je ne savais pas du tout ce qu'il y avait au numéro 55, mais c'était l'action la plus facile à accomplir, et de loin. Avec le sentiment d'avoir un plan, une indication, pour la première fois depuis quinze jours, je me suis levée de mon lit pour sortir de ma chambre.

– Emily ?

– Aaah ! ai-je crié en faisant un bond de trois mètres.

Mon frère se trouvait sur le seuil, mais pas juste appuyé au chambranle comme tout individu normalement constitué. Il se tenait tout en haut, en travers, le dos calé d'un côté et les pieds de l'autre. C'était son truc du moment, vu dans un film de ninjas. Au début, ça nous terrifiait, mes parents et moi, et j'avais pris l'habitude de regarder en l'air avant d'entrer dans une pièce. Dire que Beckett n'avait pas le vertige était un euphémisme. Il avait réussi à escalader le toit de chez nous à cinq ans. Quand on le cherchait, on commençait toujours par lever le nez.

– Désolé, m'a-t-il dit avec un petit haussement d'épaules, d'un ton qui ne l'était pas du tout.

– Tu es là depuis combien de temps ?

J'étais en train de réaliser que, pendant que j'étais plongée dans ma lettre, mon frère avait ouvert ma porte et grimpé tout en haut sans que je m'aperçoive de rien.

Nouveau haussement d'épaules.

– Je croyais que tu m'avais vu. Tu peux me conduire quelque part ?

– J’allais sortir, justement.

En me retournant, j’ai vu que j’avais laissé la liste sur mon lit. Or, même si notre chat ne passait que la moitié de son temps dans la maison, il semblait avoir un don surnaturel pour identifier les trucs importants et détruire ces choses-là en premier. J’ai remis soigneusement la feuille dans son enveloppe et je l’ai glissée dans le tiroir supérieur de ma commode, là où je rangeais mes papiers précieux – reliques de mon enfance, photos, petits mots que Sloane avait glissés dans ma main ou coincés dans les lamelles métalliques de mon casier entre deux cours.

– Où ? m’a demandé Beckett, toujours perché dans les hauteurs.

– Stanwich Avenue.

En me tordant le cou pour le voir, je me suis soudain demandé si ce n’était pas précisément son but : nous forcer à le regarder d’en bas, pour changer.

– Tu peux me déposer à *IndoorXtreme* ? m’a-t-il demandé d’une voix qui montait dans les aigus, comme toujours quand il s’excitait sur un truc. C’est Annabel qui m’en a parlé. C’est trop top. Ils ont des vélos BMX, un mur d’escalade et du paintball.

J’allais lui dire : « Désolée, petit frère, je suis occupée », quand quelque chose dans son expression m’a arrêtée. Si je partais sans lui, j’allais culpabiliser tout l’après-midi.

– Tu vas vouloir y rester longtemps, à ton truc extrême ? Parce que j’ai quelque chose à faire en ville.

– Des heures, m’a-t-il répondu avec un grand sourire. Genre, tout l’aprèm.

J’ai fait oui avec la tête et Beckett s’est laissé tomber carrément en chute libre avant de retomber sur ses pieds.

– On se retrouve à la voiture !

Et il a disparu au pas de course. Surprenant mon reflet dans le miroir, je me suis passé un coup de brosse vite fait en espérant que Mona – qui qu'elle puisse être – ne soit pas quelqu'un que j'étais censée éblouir. Je portais un short en jean et un tee-shirt vintage que Sloane avait insisté pour me faire acheter. Je suis grande – je la dépasse de dix bons centimètres quand elle n'est pas dans une de ses phases talons – et la seule chose vraiment intéressante chez moi, ce sont mes yeux, qui sont de deux couleurs différentes. J'en ai un marron et un bleu et marron. Quand elle a découvert ça, Sloane est devenue hystérique et elle a testé sur moi toutes sortes de mélanges de fards à paupières, pour essayer de leur faire prendre la même couleur. J'ai des cheveux bruns, raides comme des baguettes, qui m'arrivent au milieu du dos, et Sloane protestait dès je parlais de les couper. « Tu as des cheveux de princesse. Alors que les cheveux courts, c'est à la portée de n'importe qui. »

J'ai glissé mes cheveux derrière mon oreille et ouvert le tiroir de ma commode pour vérifier que la liste était bien là, à l'abri dans son enveloppe. Rassurée, je suis descendue en tournant et en retournant dans ma tête ce que je m'apprêtais à faire : *55 S. Avenue. Demander Mona.*